Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 78 (1933)
Heft: 3

Artikel: Suggestions défensives
Autor: Moccetti
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-348285

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Suggestions défensives.

J'associe, dans mes suggestions, la fortification à la défensive, sans aucune restriction et sans la fausse pudeur de certains impénitents qui voudraient dissocier le binôme et enlever ainsi à la défensive, en la séparant de la fortification, la pierre angulaire sur laquelle elle repose. Il est superflu de dire que mes suggestions sont d'usage interne : elles reflètent un état d'esprit, des idées personnelles et des possibilités suisses.

Des suggestions défensives peuvent toucher aux opérations stratégiques, à la tactique ou à la technique ; l'étude qui suit se propose de relever, dans chacun de ces trois domaines, le point qui paraît essentiel à éclaircir les idées ou à provoquer des réactions.

La défensive est une forme équivalente et non unilatérale de la guerre ; elle est une partie intégrante de tout dessein opératif. La défensive est, aujourd'hui, solidement ancrée dans les prescriptions réglementaires et dans les esprits à l'étranger ; chez nous, vaguement dans les prescriptions et d'une façon moins précise encore dans les esprits.

Il n'est sans doute pas superflu de rappeler, dans une courte synthèse, l'importance que, depuis toujours, on a reconnue aux attitudes défensives. Sans remonter à l'antiquité où la simple et linéaire palissade romaine était le signe manifeste de l'importance qu'un peuple puissant donnait à la défensive, et sans m'attarder non plus sur le moyen âge ni sur l'époque moderne, pendant lesquels se vérifièrent pourtant les immuables principes de la défensive, je dirai que même les guerres de la Révolution, malgré leur dynamisme accentué, offrent des exemples concrets de l'importance et du rendement de la défensive. Napoléon et Wellington n'ont pas hésité à s'en servir.

Même la guerre de 1870/71 qui, par suite de contingences spéciales, fut une guerre typique de mouvement, nous fournit l'exemple d'une bataille défensive qui amena le succès : la *bataille de la Lisaine* où de faibles effectifs remportèrent une victoire qui ne fut pas sans répercussion sur le résultat de la guerre.

C'est précisément après la guerre franco-allemande de 1870/71 que commença la négation obstinée de l'utilité de la défensive dans la conduite de la guerre, négation qui se transforma toujours plus en une aversion définitive contre laquelle les expériences de Plewna, de la guerre des Boers et surtout de la guerre russo-japonaise ne purent réagir.

Il se forma entre la guerre de 1870 et la guerre mondiale une mentalité qui niait toute possibilité d'influencer la conduite des opérations autrement que par l'offensive à outrance. En 1914, cette conception régnait partout ; la préparation matérielle en était le corollaire tout naturel.

La guerre mondiale a, automatiquement, et sous une forme brutale, corrigé cette déformation d'esprit. Une telle démonstration n'était d'ailleurs point nécessaire ; en fait tous ceux qui ne jugeaient pas par parti pris savaient que la défensive, même conçue sous son aspect purement passif, permettait au faible de résister au fort. Selon une conception que l'on peut appeler plus moderne, et sur laquelle on ne manquait pas d'attirer l'attention, elle donnait la possibilité de doser les efforts et d'avoir, en tout cas au bon endroit, une grande supériorité de forces.

La création de fronts défensifs, renforcés par la fortification, fut toujours le seul moyen qui permît l'économie des hommes et des moyens. Cette vérité a certainement influencé la conception du plan Schlieffen basé sur la création d'un front défensif solidement étayé par la fortification, qui seul permettait la formation d'une masse de manœuvre d'une telle puissance qu'elle pouvait permettre d'envisager le succès avec certitude.

La non création de fronts défensifs par le haut Com-

mandement français au début de la guerre a déjà suggéré et suggérera encore d'intéressantes réflexions.

Il a fallu la dernière guerre pour démontrer les faiblesses inhérentes à un esprit offensif préconçu ; elle a posé, dans toute sa grandeur, le problème des possibilités, et a confirmé, je l'espère pour toujours, l'aphorisme : *sans défensive, aucune possibilité d'actions offensives vraiment perçantes.* Ceci vaut pour les grandes armées et, à plus forte raison, pour les petites.

Nous, qui n'avons pas subi l'épreuve de la guerre, nous sommes encore quelque peu sous l'influence de cette psychose d'avant-guerre [1]. C'est pour cela seulement que je me suis permis de rappeler le passé, pour en conclure qu'avant la dernière guerre on n'avait pas donné à la défensive la place qu'elle devait avoir dans la conduite des opérations.

Pendant la guerre, au contraire, on donna, sous la pression des événements, à certaines improvisations défensives, connues sous le nom d'expériences de la guerre, une importance exagérée. En d'autres termes, l'ignorance des chefs et de la troupe en matière de défensive, n'a pas toujours permis de tirer de cette attitude les avantages que l'on eût été en droit d'attendre. L'économie des forces n'a pas été partout réalisée ; on a ainsi perdu l'avantage primordial de cette forme de la guerre.

Je me contente d'effleurer ici la question des expériences de la guerre en matière défensive ; mais je ne veux pas y toucher. Je me borne à constater qu'à la fin du conflit mondial, la défensive, grâce surtout à la *fortification de campagne*, fut envisagée comme la forme la plus fructueuse de la conduite de la guerre ; c'est-à-dire qu'on croyait avoir

[1] Il nous importe de rappeler ici que notre haut commandement n'a jamais ignoré l'importance d'une défensive bien appliquée sur notre sol, très favorable à cette forme de la guerre. Notre stratégie défensive, qui dispose d'un théâtre d'opérations choisi à priori dès le temps de paix, nous dispense automatiquement des conceptions offensives que nous reproche l'auteur de cette étude. En revanche, la « manœuvre défensive », par quoi la défensive pure s'est affranchie de son aspect statique pour passer à l'action : contre-attaque, contre-assaut, manœuvre rétrograde, etc., constitue une doctrine qui fut généralement ignorée, avant la guerre, aussi bien à l'étranger que chez nous. (*Réd.*).

démontré qu'une faible minorité peut tenir, avec succès, contre un adversaire prépondérant et obliger celui-ci à l'emploi de moyens qui ne sont pas toujours à sa disposition dans la guerre de mouvement.

Cette conception générale a influencé la doctrine militaire d'après-guerre, et même hypothéqué la forme de guerre de l'avenir.

Les perspectives du rôle de la défensive dans une guerre future me paraissent être les suivantes : la dernière guerre nous a laissé deux conceptions ou écoles. Les deux sont également sous l'impression de la grande capacité défensive d'un front même faiblement occupé, suffisamment doté d'armes automatiques et bénéficiant de la fortification.

L'une des écoles, sensiblement influencée par les expériences de la guerre, croit pouvoir rompre la résistance du dispositif auquel j'ai fait allusion, par une intervention rapide et une augmentation numérique et en puissance des moyens de destruction, surtout de l'artillerie, des engins lourds mécanisés et de l'aviation. C'est à peu près le même procédé d'attaque d'avant-guerre, mais abrégé, pour surprendre le défenseur dans sa crise de préparation et soutenu par un matériel ultra-puissant mis en œuvre en vue d'actions simultanées, très violentes et efficaces.

Ce procédé prévoit l'emploi de machines puissantes et rapides, aptes à lancer des projectiles meurtriers et à écraser tout obstacle matériel ; une artillerie lourde qui, grâce aux progrès de la technique, devrait agir en même temps que les matériels légers ; une infanterie elle-même dotée d'armes de destruction, le tout renforcé par l'aviation.

L'autre école est celle qui préconise la guerre aérienne intégrale. Elle affirme qu'il est impossible de faire des progrès appréciables à la surface du sol, même contre un adversaire très faible ; elle renonce à la préparation de moyens qui, d'après son opinion, ne pourraient donner que des résultats peu appréciables, et prétend que seule l'armée de l'air amènera la décision par la destruction de toutes les ressources matérielles et morales de l'adversaire.

Nous sommes en présence de deux conceptions opposées, qui jugent différemment l'efficacité de la défensive dans l'avenir. Pour nous il peut être intéressant de retenir que les deux écoles attribuent au combat défensif terrestre une puissance que même un apôtre de la défensive n'aurait jamais osé espérer.

Quelle est, dans une hypothétique guerre future, la conception de la défensive qui puisse s'interpoler entre les deux conceptions rappelées ? On voit d'emblée que toute solution diminue la force de la défensive, et de son pilier la fortification de campagne, telle qu'elle résulte des expériences de la dernière guerre.

Le premier procédé demande à la défensive de s'ancrer dans le terrain, dans un délai toujours plus court et avec des installations toujours plus puissantes. Deux conditions qui s'opposent d'une façon criante. En peu de jours (3-6 ou 10) on peut créer des installations défensives capables de résister à des attaques montées selon les anciens procédés et dont les moyens étaient échelonnés dans le temps et dans l'espace. Contre des moyens d'attaque ultra-puissants, concentrés et agissant simultanément, il faudrait pouvoir créer des installations qui, au point de vue de leur résistance matérielle et de leur extension en surface, soient capables de résister à ces engins. Cela demanderait des mois.

Il en résulte qu'une défensive solidement assise sur le terrain, avec des abris efficaces, de puissants obstacles et surtout une très grande extension, peut seule résister avec succès à une attaque moderne. Il faut donc ou gagner le temps nécessaire à la création des installations indispensables, ou, dès le temps de paix, réaliser une partie de ces installations. Il faudra probablement avoir recours aux deux moyens.

Quoi qu'il en soit, la neutralisation des moyens rapides et puissants de l'assaillant ne peut plus être réalisée exclusivement, même quand on dispose d'un temps relativement grand, par les moyens de la fortification de campagne, telle qu'on la conçoit actuellement.

L'idée de réagir par d'autres procédés et moyens contre ces puissantes forces destructives s'impose. Deux procédés peuvent être envisagés :

la *création d'installations défensives* d'une grande résistance matérielle, largement disséminées et continues en vue de délayer la force vive des projectiles ennemis, et

la *neutralisation des engins ultra-puissants* de l'assaillant, en empêchant ou retardant leur mise en œuvre par des destructions massives et profondes. Celles-ci sont devenues, pour nous surtout, un équivalent de la fortification.

La nécessité de *positions successives*, déjà reconnue par toutes les anciennes doctrines de la fortification, et ardemment combattue par certains stratèges et tacticiens d'avant 1914, aura, à l'avenir, une importance toujours plus grande.

L'évacuation des positions qui ne sont pas ou ne sont plus capables de résister aux moyens d'attaque, c'est-à-dire les positions qui, par manque de temps, n'ont pas atteint le degré voulu de solidité, ou qui l'ont perdu par suite de l'augmentation des moyens de l'assaillant, doit être considérée comme une manœuvre normale qui incombe au chef responsable.

Les positions successives, les installations, disséminées et continues, et surtout les destructions massives et profondes devant, à l'intérieur et entre les positions, donnent encore des possibilités de résistance même contre un adversaire richement doté de moyens rapides et puissants.

Je devrais ouvrir ici une grande parenthèse pour formuler les réserves que des cas spéciaux dictent à mes suggestions. Par exemple, les opérations en montagne et autour de fleuves en appellent de nombreuses et importantes. En montagne les positions sont nécessairement imposées par la forme du terrain. Les installations préventives y jouent un rôle prépondérant pour le barrage des fonds de vallée et des cols ; elles sont d'une nécessité évidente et d'une réalisation facile. Cela vaut par analogie pour une bonne partie de nos cours d'eau appelés à jouer un grand rôle

dans notre défense nationale. Voilà, en germe, notre fortification permanente de l'avenir.

L'école qui voit un conflit futur sous la forme d'une guerre aérienne intégrale, tend à une armée de terre très réduite qui utilise la défensive renforcée par la fortification, la plus grande partie des ressources matérielles étant consacrée aux forces aériennes.

On peut se demander si cette école a des chances de voir ses prévisions réalisées. Pour le moment elles paraissent à beaucoup exagérées ; nous ne devons cependant pas oublier que les progrès de l'aviation sont constants ; la possibilité d'atterrissage sur une place restreinte est, à elle seule, d'une importance telle que rien de ce qui intéresse l'avenir de l'aviation ne peut être considéré comme paradoxal.

Si ce procédé hardi, combattu plus souvent avec des réminiscences scolastiques qu'avec des arguments mûris, prend le dessus, la défensive terrestre et la fortification n'en conserveront pas moins toute leur importance dans la défense de la périphérie du territoire national.

J'abandonne cette discussion de principe sur le rôle de la défensive dans l'éventualité d'une guerre future. Avant de passer à un autre aspect de cette question, je voudrais dire qu'en rappelant des considérations anciennes, modernes et futures, je me suis proposé de souligner qu'il ne faut pas s'en tenir à des conceptions héritées ou à des théories étrangères, mais qu'en étudiant les procédés d'attaque actuels et en imaginant les futurs, nous devons nous préparer, au moins spirituellement, à la riposte.

Mes conclusions sur les possibilités de la défensive dans une hypothétique guerre future, conduite avec les procédés et les moyens d'attaque que les grands Etats qui nous entourent actionneraient probablement, peuvent faire surgir des doutes sur l'efficacité de la défensive renforcée par la fortification de campagne.

Certainement la défensive devient, dans ces conditions, toujours plus difficile ; elle demeurera néanmoins le procédé le plus efficace, surtout pour une armée comme la nôtre, dont l'action retardatrice tend essentiellement à

gagner du temps. Pour des actions nettement offensives, nous manquons de moyens ; seule une attitude défensive générale nous permettrait des attaques locales à objectifs limités.

L'opposition qui se fait sentir parfois chez nous contre tout ce qui est défensive ou, pour mieux préciser, l'illusion dont on se berce encore de pouvoir faire de la défensive sérieuse sans *fortification*, est très dangereuse.

L'idée de se dérober aux coups ennemis exclusivement par le mouvement et par le camouflage, est en flagrante contradiction avec le principe même de la défensive, qui signifie : *tenir*. Pour tenir il faut avoir des installations défensives nombreuses et effectives qui, en marge des diverses possibilités de manœuvre, offrent des buts à la masse des projectiles et des engins qui, sans cela, agiraient à leur aise sur le précieux matériel humain.

Il faut en un mot présenter à la force destructive ennemie des masses inertes, que seule la fortification peut fournir à bon marché. La fortification de campagne reste, malgré les faiblesses que j'ai relevées plus haut, la partie essentielle de tout système défensif.

Les grandes armées offensives des Etats qui nous entourent ont été rendues attentives, par la dernière guerre, aux avantages de la fortification ; elles l'apprécient et l'exercent. Dans notre armée défensive on l'ignore souvent, quand on ne la combat pas [1].

[1] Une précision nous paraît s'imposer ici. Nous sommes persuadés que tous nos chefs, à tous les échelons, attachent à la fortification de campagne l'importance qu'elle mérite, à plus forte raison dans notre armée, dont la stratégie défensive lui est imposée par les multiples raisons que l'on connaît. Mais, soit dans nos services d'instruction, soit pendant nos manœuvres — qui se déroulent en général sur le plateau suisse, la partie la plus cultivée de notre territoire — il est souvent malaisé d'appliquer, dans le cas concret, les procédés de la fortification de campagne. Les situations, constamment mouvantes, dans lesquelles nos troupes opèrent, rendent cette pratique également laborieuse, par suite du manque de temps qui empêche d'entreprendre des travaux de longue haleine. Les armées étrangères disposent, pour leurs manœuvres, d'immenses terrains militaires, souvent incultes, où la troupe peut effectuer des travaux défensifs, sans avoir à se soucier, ni des récriminations justifiées du paysan voisin, ni des traditionnelles « prescriptions de manœuvre » inspirées par la bonne gestion de notre budget militaire. Il a souvent été question, chez nous, d'établir des « camps militaires ». Les installations du Lac Noir et de Bretaye sont un commencement. Nul doute que ce projet ne soit un jour réalisé pratiquement sur une plus grande échelle. (*Réd.*)

Jusqu'à présent ce furent les troupes du génie — les sapeurs — qui, en vertu d'une ancienne tradition, se sont occupées de fortification; les troupes combattantes ne l'ont que peu appliquée. Il faut espérer que les nouveaux règlements lui réservent une certaine place, mais on est loin de pouvoir constater que les principes et les procédés de la fortification soient connus et pratiqués par l'infanterie.

Ces principes sont simples et pas du tout nouveaux. On peut les résumer ainsi :

Le *feu de flanc*, dont l'efficacité n'est assurée que si la source de feu est convenablement protégée de tous les côtés, spécialement dans le front ; il exige encore la constitution d'un point d'appui, qui ne sera plus ni la tour, ni le bastion, mais qui en aura la même fonction ;

l'*obstacle*, qui ne sera plus le mur, peut-être quelquefois encore l'escarpe ou la contre-escarpe, mais en tout cas le réseau solide et profond ;

l'*abri*, bien protégé, pas nouveau non plus, mais toujours plus solide pour se soustraire aux effets des puissants moyens de destruction modernes ;

l'*échelonnement en profondeur*, qui ne consistera plus dans les « dehors » et les « cavaliers » de Vauban, mais dans la dissémination des forces en profondeur en un dispositif cohérent et bien agencé.

Ces principes que j'ai appelés simples, sont faciles à appliquer à la condition de ne pas les ignorer et *d'y croire*. Chez nous, ces derniers temps, on parle volontiers de points d'appui, de feux flanquants, de plans de feux, d'ouvrages à l'épreuve de l'assaut ennemi, mais on se représente tout cela sous une forme complexe, sans cohésion ; on croit pouvoir se passer de l'obstacle parce qu'il sera vu, et de l'abri parce qu'on ne saurait le déplacer selon les besoins du moment.

On prête au feu de barrage toutes les possibilités, sans prévoir tout ce qui est nécessaire pour faire durer les armes et les hommes qui doivent déclancher ce feu. On croit

qu'avec des installations embryonnaires, techniquement incomplètes, on pourra résister au choc des gros moyens d'attaque ; on oublie que la cohésion tactique et technique seule permet d'assurer la défense active. Sans cohésion matérielle, on est livré à la passivité, car sous les yeux et le feu de l'adversaire tout mouvement est impossible et la protection matérielle seule a de la valeur.

La continuité du système défensif est réputée nuisible, et pourtant, elle seule permet la manœuvre et rend le camouflage possible et opérant. Il faudrait tout un cours pour combattre et relever ces nombreux préjugés ; je préfère passer à ma dernière suggestion, qui est d'ordre technique.

J'ai déjà fait allusion au fait que la fortification de campagne doit être le domaine de toutes les troupes combattantes et spécialement de l'infanterie, à laquelle surtout incombe la tâche de tenir.

On croit souvent que les sapeurs sont destinés et préparés à l'exécution et à la direction de travaux de fortification ; on pourrait presque supposer que cette croyance doit constituer un « alibi » à l'inaction actuelle des autres armes. Si, dans ce qui précède, j'ai rompu une lance en faveur de la fortification, ce n'est pas par esprit de corps pour mon arme, encore moins pour assouvir un penchant pour une matière qui doit faire partie du savoir de tout chef digne de ce nom, mais parce que je suis convaincu qu'elle est un facteur important et décisif de notre défense nationale.

Je crois tout de même nécessaire, pour éviter des malentendus, de déclarer que les autres troupes combattantes n'ont pas à espérer des sapeurs une aide directe, importante et décisive dans l'installation d'une position défensive. Le sapeur a pu, dans les temps passés, quand la fortification était encore un problème technique, jouer un rôle prépondérant et décisif dans la construction des anciennes redoutes, batteries, etc. ; il jouera encore un certain rôle dans la construction de positions derrière le front pour l'encadrement de formations territoriales et civiles, ainsi que dans le front de combat pour effectuer certains travaux

spéciaux en liaison avec les autres armes. S'attendre à plus, c'est se faire des illusions.

Il n'est en tout cas pas sage de croire que le sapeur puisse jouer le rôle principal dans une installation défensive, ni d'admettre qu'il soit en mesure d'en diriger l'exécution. Même en admettant « ad absurdum » que les sapeurs fussent tous des Vaubans, ils ne pourraient colporter leur science auprès des autres armes avec succès, que si notre adversaire éventuel était assez complaisant pour leur laisser le temps nécessaire à cette besogne.

Par ce que je viens de dire, je crois avoir aussi combattu l'affirmation de ceux qui voient dans le sapeur un conservateur de la tradition de la fortification dans l'armée. Le sapeur collaborera certainement et puissamment à la défense du pays s'il se prépare à empêcher et retarder la mise en ligne des redoutables moyens d'attaque auquels j'ai fait allusion à plusieurs reprises, par des destructions massives et profondes. Voilà la tâche primordiale du sapeur.

Même si nous admettons que les destructions préparées à la périphérie de notre territoire puissent, dans le cas de surprise, être réalisées, elles sont insuffisantes pour retarder la marche et le déploiement des puissants moyens d'attaque de l'ennemi. Le sapeur et le mineur devront compléter et élargir la ceinture protectrice par des destructions et des barrages de toute nature. Vouloir arrêter avec la poitrine de nos soldats et avec des balles de fusil et de mitrailleuse les puissants engins mécanisés, n'est pas intelligent ; les employer avec audace et ténacité autour des destructions importantes, c'est influencer, à notre profit, les événements.

L'infanterie doit comprendre que l'aide que le sapeur peut lui apporter dans l'installation d'un front défensif, pour active qu'elle soit, ne peut être décisive. Sa collaboration, dans la forme suggérée ci-dessus (destructions), est d'un rendement plus utile ; elle ménage à l'infanterie le temps nécessaire à son installation.

Si les autorités compétentes reconnaissent aux destructions l'importance que je leur donne, comme équivalent

de la fortification, elles reconnaîtront aussi la nécessité d'alléger le sapeur des travaux de fortification en faveur des destructions.

Le génie a une valeur qui n'est pas encore suffisamment reconnue. Cette valeur est fonction de la capacité, encore relative, de la troupe. Il importe donc de trouver le temps pour une instruction plus large, plus approfondie dans le service des destructions et de prévoir un outillage mécanisé et motorisé, qui corresponde aux exigences actuelles.

Notre préparation militaire et notre doctrine doivent constituer un *antidote* contre les procédés d'attaque probables de nos adversaires éventuels. Il ne faut pas oublier qu'une telle opération peut revêtir un caractère de surprise et se traduire par une attaque brusquée. C'est dans ce cas surtout que nos sapeurs et mineurs, instruits à fond dans les destructions et les barrages, et bien outillés, collaboreront utilement au succès commun.

Colonel MOCCETTI,
chef du génie 5e div.